

Que la bataille se livre au moins à armes égales

Bruno Latour, Sciences Po,
Postface à Edwin Zaccai, François Gemenne et Jean-Michel Decroly
Controverses Climatiques, Sciences et Politiques,
Paris, Presses de Sciences Po.

Il y avait déjà eu la question de la cigarette et de ses liens avec le cancer. On avait déjà assisté de la part des fabricants et de leurs « experts » à une entreprise de désinformation si habile et si insistante qu'il a fallu pour la suivre inventer le terme paradoxal de « science de l'ignorance volontairement induite » ou agnatologie¹. Il ne s'agit plus en effet d'ajouter à un sujet qui commence à troubler le public une information contraire astucieusement montée, comme on l'a fait depuis toujours par les voies de la propagande, mais de remonter *en amont* de la controverse, là où les savoirs positifs commencent à s'élaborer, afin d'empêcher qu'ils se closent².

L'astuce de cette forme nouvelle de propagande, c'est qu'elle peut passer pour le simple prolongement de toutes les grands vertus épistémologiques dont les savants aiment à se recommander : la culture du scepticisme et du doute radical, la nécessité de refaire les expériences jusqu'à ce qu'on ait obtenu un consensus complet, la distance hautaine d'avec les enjeux du politique, l'attention méticuleuse aux détails des protocoles expérimentaux, l'appel aux grandes figures persécutées de l'histoire des sciences, en particulier Galilée dont l'invocation dans ce contexte ne peut que faire rire les historiens. Mais l'astuce suprême, c'est que ces désinformateurs parviennent à cacher qu'il s'agit d'une contre propagande d'origine politique puisqu'ils se placent sur le terrain prétendument *apolitique* qui doit rester pour leurs adversaires également le terrain sacré de la science à la recherche des seuls faits. Il y a là un beau cas de camouflage, de *mimicry* comme on en voit chez les insectes, puisque ce sont les plus politisés qui imitent à merveille le caractère non-politique de la production savante !

¹ Brandt, Allan M. *The Cigarette Century: The Rise, Fall, and Deadly Persistence of the Product That Defined America*. Basic Books, New York, 200 ; Proctor, Robert, and Londa Schiebinger. *Agnology: The Making and Unmaking of Ignorance*. Stanford University Press, Stanford, 2008.

² Oreskes, Naomi, and Erik M. Conway. *Merchants of Doubt: How a Handful of Scientists Obscured the Truth on Issues from Tobacco Smoke to Global Warming*. Bloomsbury Press, London, 2010.

En effet, les scientifiques ainsi attaqués sont pris à leur propre piège puisque, eux aussi, insistent sur les vertus du doute et du scepticisme, sur la nécessité de suivre les protocoles les plus robustes, et que, eux aussi, affirment qu'il faut tenir leur science aussi éloignée que possible de la politique pour s'en tenir aux seuls faits assurés. Curieusement, les savants sont plutôt mal à l'aise quand le consensus devient trop appuyé. Dès que des communautés scientifiques se mettent d'accord et commencent à clore leurs débats, ils risquent de passer pour un pouvoir arrogant et absolutiste qui chercherait à imposer ses façons de voir au reste du monde en dissimulant à dessein les zones d'incertitude. C'est en ce point précis, au moment où le consensus s'établit, que les lobbies peuvent attaquer sans risque les résultats de la science en se déguisant en scientifiques ultra précautionneux, rationalistes et objectifs. Ils n'ont même pas à être spécialistes des questions qu'ils contestent. Il suffit qu'ils parlent « de science » en imitant le sérieux scientifique et en occupant le terrain des faits tout en dressant autant d'obstacles épistémologiques qu'il le faudra pour empêcher la clôture.

C'est ce que font les fabricants de cigarettes depuis cinquante ans, et, depuis quinze ou vingt ans, les nombreux lobbies qui ont tout intérêt à lutter contre la cause anthropique du réchauffement planétaire — certains des « experts » et autres « think tanks » étant d'ailleurs passés de l'une à l'autre affaire³. Résultat de ce camouflage ? Les « chercheurs » envoyés par les lobbies ne font qu'une bouchée des scientifiques qui restent sans voix, stupéfaits de voir que l'on peut, sans recherche nouvelle, attaquer le consensus en voie de formation. Toutes les statistiques de ce volume le montrent : l'agnotologie est infiniment plus efficace que la contre propagande ou la désinformation. Ni les chercheurs, ni le public ne semblent avoir d'anticorps contre ceux qui les mangent tout cru en brandissant les vertus roboratives du doute scientifique.

Ils ont si bien réussi que la cause du réchauffement climatique, objet d'un soutien bipartisan aux Etats-Unis encore à l'époque de Bush père, est devenu la pierre de touche qui définit maintenant la différence entre Républicains et Démocrates. Quant à notre Allègre national, Daniel Boy a montré l'efficacité de sa campagne sur l'opinion française⁴. Politisation maximale grâce à une attaque qui ne porte apparemment que sur des faits que tout le monde s'accorde à détacher au maximum des questions politiques ! Et le fait d'avoir fait des études supérieures n'aide en rien à résister, au contraire, puisque ces campagnes de scepticisme font justement appel à ce que les cercles cultivés, surtout en France, aiment le plus mettre en avant : le respect de la science, du doute, du débat ainsi que la distance qu'il convient toujours de conserver avec les questions de basse politique.

Pour ceux qui, comme moi, s'intéressent depuis une trentaine d'années aux mécanismes de la production des faits, l'irruption de ces controverses artificiellement entretenues pour éviter que le consensus n'apparaisse aux yeux des

³ Hoggan, James. *Climate Cover-Up. The Crusade to Deny Global Warming*. Greystone Books, Vancouver, 2009.

⁴ Daniel Boy, p. xx.

politiques et du public, pose toute une série de problèmes importants. Comment produire les anticorps qui permettraient aux scientifiques de résister à cette compétition injuste ? Comment permettre au public, mobilisé contre son gré comme arbitre d'une dispute artificiellement entretenue, de déceler le caractère factice d'une telle arène ?

La première étrangeté tient évidemment à l'idée qu'un état de choses dont la vérité entrainerait la modification radicale des modes de vie de sept milliards d'humains puisse être accepté sans discussion par l'ensemble des parties concernées au même titre que le théorème de Pythagore ou la composition atomique de l'eau plate. Il y a là vraiment une admirable confiance dans la raison et dans l'extension des Lumières. « Apprenez les faits indiscutables, bonne gens, et le poids de votre savoir entrainera inmanquablement votre action ». Que la cause anthropique du changement global puisse se trouver acceptée sans coup férir, voilà ce qui aurait dû paraître impossible. Instruit par tant d'exemples en histoire des sciences, qu'on pense à la bactériologie du 19^{ème} siècle, ou au SIDA, c'est à cette impossibilité qu'il aurait probablement fallu se préparer.

Ou alors, c'est que personne n'en avait saisi les conséquences pratiques. C'est probablement ce qui s'est passé dans les années 80 : on était tombé facilement d'accord parce que l'immensité des transformations n'était pas encore parvenu à la conscience. Croire au pouvoir de mobilisation des seuls faits prouve une sympathique confiance dans le rationalisme mais une grande naïveté politique. Tout fumeur qui sait parfaitement, en allumant sa cigarette, que c'est son poumon qui encaisse, comprendra ce diagnostic. Comme le dit le proverbe : « Si tu sais mais que tu n'agis pas, tu ne sais pas ». Mais non, bien sûr, on ne sait pas et on fera tout pour ne pas savoir. Le succès même des lobbies climatosceptiques est incompréhensible sans l'immense soutien que chacun de nous porte à ne *pas* savoir comme le montre Clive Hamilton à longueur de pages⁵... En ce sens, il a raison, c'est une vraie conspiration et « nous sommes tous des climatosceptiques ».

Mais d'où vient cette idée que l'action *suit* inmanquablement la connaissance assurée ? Cette idée est d'autant plus étrange qu'elle fragilise évidemment toute action : il suffit en effet d'instiller le doute en amont de l'action, là où se forme le consensus qui va produire les faits « indiscutables », pour suspendre toute la longue chaîne des conséquences prétendument inéluctables. C'est toute l'efficacité d'Allègre et des climatosceptiques : puisque leurs adversaires prétendent agir au nom d'une certitude qu'il n'y a plus à remettre en cause, il suffit de montrer qu'il y a un doute raisonnable pour interrompre complètement l'action. Or, évidemment, ce qui ne va pas dans cette opération, c'est l'idée d'une action qui *suivrait* la connaissance. Demandez aux responsables de la guerre nucléaire pendant la Guerre Froide s'ils ont attendu d'avoir une connaissance complète avant de prendre des mesures d'anticipation massive ? Ils ont agi préemptivement contre les Soviets. Et ils ont ainsi appris, peu à peu, le sens exact de cette menace (dont ils se sont d'ailleurs aperçu rétrospectivement qu'ils

⁵ Hoggan, James. *Climate Cover-Up. The Crusade to Deny Global Warming*. Greystone Books, Vancouver, 2009.

l'avaient exagérée). L'action et la connaissance vont de pair et marchent du même pas, explorant à elles deux, par une série de paris constamment relancés sur l'avenir, l'incertitude inhérente à toute situation⁶.

On commence à voir pourquoi les désinformateurs n'ont fait qu'une bouchée des malheureux savants : en prétendant séparer la causalité anthropique du réchauffement global de la série de ses conséquences vraiment révolutionnaires ; et, d'autre part, en continuant à faire comme si la connaissance assurée et complète devait précéder l'action, on a mis les chercheurs dans la position impossible de se défendre à l'abri de la Ligne Maginot du rationalisme, alors qu'ils étaient débordés de toutes parts par des enjeux qui les dépassaient.

Mais le plus étrange c'est d'avoir prétendu les protéger de ceux qui les attaquaient en essayant de *maintenir* contre toute évidence la distinction entre science et politique, distinction qui offre une protection tellement faible qu'elle est justement l'argument massue de leurs adversaires ! Rien n'y fait : on en revient toujours à cette croyance que, si seulement on parvenait à séparer la science et la politique, alors, enfin, on aurait des faits indiscutables qui entraînerait ensuite, par une percolation de type pédagogique, l'action des citoyens instruits... Et ce rêve merveilleux se maintient alors même que les lobbies climatosceptiques utilisent ce même argument pour qu'on cesse de « politiser » enfin la science du climat et qu'on s'en tienne « aux seuls faits ». Et c'est cette incapacité des vrais spécialistes à répliquer à cet argument qui fait du public l'arbitre involontaire de ce qu'il croit être une dispute à armes égales pour dépolitiser la science !

Peut-on éclairer un peu cette situation abracadantesque ? Je le crois, mais à condition de modifier un peu le mot « politique » en évitant de faire du verbe « politiser » l'accusation qui prétend stigmatiser l'adversaire. Des chercheurs qui établissent un lien causal entre l'action humaine et la transformation du climat sur la planète « font de la politique » en ce sens qu'ils modifient les associations — et donc directement le « social » — que tous les êtres établissent avec tous les autres êtres⁷. Ils sont donc engagés dans une cosmologie — une cosmopolitique⁸ — qui brasse autrement toutes les entités qui auparavant ne comptaient pas dans la compréhension publique des problèmes. Bien sûr ce n'est pas de la « politique » au sens des partis et encore moins au sens des lobbies, mais on éclairerait beaucoup les disputes sur la « composition progressive du monde commun » en reconnaissant que toute modification des liens entre les entités qui peuplent notre monde fait bien partie de la vie publique. Surtout quand ce sont des sujets qui s'appliquent à toute la planète.

Au lieu de leur demander de se protéger derrière la barrière illusoire de la « distinction totale » entre science et politique, on permettrait enfin aux chercheurs injustement attaqués de se défendre en demandant ouvertement à leurs adversaires de préciser *dans quel monde* ils souhaitent vivre, avec qui et *quels*

⁶ Dewey, John. *Logique. La Théorie De L'enquête*. PUF, Paris, 1938(1992).

⁷ Latour, Bruno. "Pour un dialogue entre science politique et Science Studies." *Revue française de science politique* 58, no. 4 (2008): 657-78.

⁸ Latour, Bruno. *Politiques De La Nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*. La Découverte, Paris, 1999.

intérêts ils défendent. Toute l'astuce de l'agnatologie, rappelons-le, consiste à retourner contre les savants l'autonomie d'une science maintenue à l'abri de toute politique. En acceptant de jouer à ce jeu là, on rend impossible l'expression publique des intérêts d'une part et de la cosmologie d'autre part. « Dans quel monde prétendez-vous vivre ? Avec quels appuis ? ». Que chacun se batte du moins sous ses propres couleurs.

Si c'est une « guerre des mondes » comme le montre bien la transformation rapide des Républicains en climatosceptiques, autant permettre que la lutte soit égale. Alors que le slogan « défendons la science contre l'invasion délétère de la politique » n'introduit aucune différence dans le débat puisque c'est ce que disent aussi bien les véritables spécialistes que le gouverneur du Texas Rick Perry ou l'ancien ministre Allègre, l'injonction « dans quel monde vivez-vous, avec qui, par quels instruments l'amenez vous à la conscience, avec quels degrés d'incertitude êtes vous prêts à composer ? » permettrait au public de détecter plus rapidement qui est le plus partisan — la seule chose, comme le rappelle Walter Lippmann, que l'on puisse demander au « public fantôme »⁹. Alors que le débat science contre politique n'a jamais fonctionné, politique contre politique révélerait assez vite les assez misérables positions des climatosceptiques puisque, à coup sûr, « leur royaume, n'est pas de ce monde », en tous cas, pas de cette planète.

En se défendant à armes égales, les chercheurs ne clarifieraient pas seulement ce qu'on entend par « politique », mais donneraient un sens enfin positif à l'étendue de leurs incertitudes. En effet, pour l'instant, dans la position impossible à laquelle on les accule en leur demandant de procurer aux politiques la certitude qui leur permettra enfin d'agir, toute expression de *doute* joue contre eux et donne aux climatosceptiques, positivistes dans l'âme, l'occasion de percer des trous dans la connaissance. C'est ce qui s'est passé au moment du « climategate » quand les lobbies sceptiques ont prétendu dénoncer au public la cuisine des chercheurs en train d'explorer à tâtons l'effrayante complexité du climat de la planète. Evidemment qu'ils tâtonnent puisque ce sont des chercheurs... La belle affaire ! C'est à cette idée du doute et du « sain scepticisme » qu'il faut aussi s'attaquer.

Or, si les sciences du climat ont si mal résisté, aux yeux du moins des médias et du public, à l'accusation d'être bourrée d'incertitudes, c'est faute d'avoir montré à quel point leur assurance reposait sur d'autres bases que l'épistémologie courante. Le positivisme ne permet jamais de défendre une science contre la critique¹⁰. Mais c'est bien pire encore dans les sciences du climat qui exigent une épistémologie très nouvelle et qui ne ressemblent en rien aux types de certitudes sur laquelle la philosophie des sciences s'est faite les dents — en gros les résultats de physique mathématique¹¹. Comme on le voit dans l'admirable livre de Paul

⁹ Lippmann, Walter. *Le Public Fantôme* (Traduction par Laurence Décréau Avec une introduction de Bruno Latour). Demopolis, Paris, 2008.

¹⁰ Hacking, Ian. *Concevoir et expérimenter. Thèmes introductifs à la philosophie des sciences expérimentales*. Christian Bourgois, Paris, 1989.

¹¹ Stengers, Isabelle. *L'invention des sciences modernes*. La Découverte, Paris, 1993.

Edwards¹², la simple opération de reprendre chaque « donnée » de base grâce aux modèles ne peut que faire hurler les positivistes alors qu'il s'agit là de la nouveauté même de ces disciplines qui doivent rassembler des données —ou plus justement des « obtenues »— produites par toutes sortes de disciplines et à travers des instruments qui resteraient incommensurables sans standardisation. Et chaque effort de standardisation suppose des comités, des réseaux, des sociétés savantes, des associations, bref des *institutions*, dont la présence indispensable n'est *jamais* prise en compte par l'épistémologie ordinaire. Dès que les véritables spécialistes s'expliquent, comme dans le bel article de Valérie Masson-Delmotte¹³, on voit se déployer un type d'incertitudes qui ne vient nullement *affaiblir* le tissu des vérités en cours de production, mais au contraire qui prouve *l'extension* des réseaux d'instruments, le soin des interprétations, le rapetissement progressif des intervalles de confiance, le recouvrement des « obtenues » de plus en plus indépendantes les unes les autres. Exactement ce que le positivisme à la recherche d'un fait isolé qui tiendrait tout n'obtiendra jamais.

En prenant au sérieux leur rôle politique, ou mieux cosmopolitique, et en n'essayant pas de se défendre par une épistémologie qui autorise un seul doute à renverser tout l'écheveau des connaissances, on voit que les spécialistes du climat auraient bien plus de chance de gagner le public à leur cause qu'en s'enfermant dans la Ligne Maginot de la distinction science/politique et en se laissant bombarder sans pouvoir réagir par l'expression de doutes minuscules qui visent une science impossible à atteindre.

Plusieurs des articles le montrent : ce n'est pas en diffusant plus d'information, que l'on changera les esprits de ceux qui ont parfaitement compris qu'ils étaient lancés dans une « guerre des mondes » —et qui ont déjà pris de l'avance. On doit du moins pouvoir éviter que les chercheurs se battent les mains liées dans le dos paralysés par l'obligation de respecter l'épistémologie de leurs adversaires. Encore faut-il que le public ait les moyens de visualiser ces disputes enfin déployées en entier, sans les cadrer aussitôt, à la façon du tribunal ou des plateaux télé, en « pour » et « contre » par une fausse égalité qui n'enregistre pas les immenses différences d'équipement, de connaissance et de pouvoir. C'est justement à la construction de ces appareils qui permettent d'enregistrer l'inégale répartition des ressources que nous nous efforçons depuis quinze ans par ce que nous appelons les « cartographies de controverses »¹⁴. Sans un public équipé de nouveaux instruments, ce changement d'épistémologie n'aurait aucune chance.

Clive Hamilton s'efforce d'attirer notre attention sur un obstacle imprévu à toute politique écologique : l'espoir. Réécrivant ce qui est écrit à l'entrée de l'Enfer de Dante, il nous exhorte : « Toi qui entres ici *abandonnes tout espoir* car c'est

¹² Edwards, Paul N. *A Vast Machine. Computer Models, Climate Data, and the Politics of Global Warming*. MIT Press, Cambridge, Mass, 2010.

¹³ Voir p.xx et Masson-Delmotte, Valérie. *Climat: Le vrai et le faux*. Le Pommier, Paris, 2011.

¹⁴ Venturini, Tommaso. "Diving in Magma: How to Explore Controversies with Actor-Network Theory." *Public Understanding of Science* 19, no. 3 (2010): 258-73, <http://www.mappingcontroversies.net/>

cet espoir chevillé au corps qui t'empêche justement de prendre enfin la mesure inhumaine de l'enfer qui nous attend ». Je ne peux m'empêcher d'espérer qu'il ait tort —encore cette fichue espérance !— mais il a en tous cas raison en ceci que l'espoir d'un débat scientifique enfin délivré de toute interférence politique, l'espoir d'une certitude enfin complète qui nous permettrait d'agir sans revenir en arrière, mieux vaut en effet l'abandonner tout à fait. En délaissant les forteresses du rationalisme, on trouvera peut-être les chemins d'une raison plus exigeante qui donnerait enfin les coudées franches aux chercheurs pour se battre à armes égales contre leurs adversaires.